Document généré le 23 avr. 2024 21:01

Brèves littéraires

La robe blanche

Marie Cliche

Volume 7, numéro 3-4, été 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6140ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cliche, M. (1992). La robe blanche. *Brèves littéraires*, *7*(3-4), 39–47.

© Société littéraire de Laval,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARIE CLICHE

La robe blanche

Comme tous les matins après le déjeuner, je m'approchai de la fenêtre pour observer les passants de la rue, mais cette fois mon regard ne franchit pas les carreaux.

Une nouvelle fente éventrait le bois du meneau central, créant une brèche dans l'univers opaque de la fenêtre. Je vis quelque chose bouger dans la noirceur de la fissure et une bestiole hérissée de très longues antennes en surgit. Le coeur me manqua lorsque je reconnus la bête troublante qui avait hanté la nuit d'où j'émergeais à peine.

L'insecte remonta le carreau jusqu'à la hauteur de mes yeux et s'y mira un moment en faisant onduler avec élégance ses longs poils souples. Finalement il retourna dans la crevasse sombre en m'entraînant à sa suite. Terrifiée, j'étais impuissante à lui résister.

Je suivis la bête qui, malgré le dédale de tunnels qui constituaient la fibre du bois, semblait savoir exactement où se diriger. De peur de me perdre, je dus marcher si près de l'animal que parfois l'une de ses antennes me

faisait sursauter en venant frôler mon visage. Je marchai fiévreuse pendant ce qui me parut une éternité.

Nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une grotte dominant une large vallée. Une lumière printanière exaltait le vert encore jeune de l'herbe qui dévalait les pentes jusqu'à la rivière enchâssée au pied des deux versants. Je fis quelques pas dans la fraîcheur de ce paysage et fermai les yeux. Je respirai à pleins poumons cet air dont j'avais grand besoin et qui me semblait si sain. Lorsque je me retournai vers l'insecte guide, je le vis qui disparaissait à l'intérieur du labyrinthe. Affolée, je voulus le suivre. Mais je m'entendis m'ordonner :

– Reste là!

J'en fus si troublée que le décor se mit à tournoyer autour de moi. Juste comme j'allais m'écrouler, je me ressaisis et mon vertige disparut. Je pus à nouveau contempler cette vallée dont la plénitude me vivifiait. Je descendis vers la rivière.

À une cinquantaine de mètres de la rive, j'aperçus quelque chose s'élever au-dessus de la rangée de buissons qui camouflaient une petite plage. Un long fil dessinait des volutes dans le ciel avant de retomber mollement sur l'eau. Je m'approchai sans faire de bruit. Un pêcheur, chaussé de longues bottes, était enfoncé dans l'eau jusqu'aux cuisses.

Je courus me cacher derrière un arbuste d'où je pouvais l'observer. J'avais peur. Je ne connaissais pas

cet homme, mais j'avais peur de lui. Curieusement, au lieu de m'enfuir, je restais là tapie dans ma terreur à admirer la beauté de sa silhouette et l'élégance de ses gestes. Pendant un moment je crus voir les longues antennes de l'insecte se mêler à la ligne du pêcheur inconnu.

Soudain un poisson bondit hors de l'eau pour happer goulûment l'appât moucheté. L'homme donna un petit coup sec sur le fil pour ferrer définitivement le poisson. Il remonta sa ligne avec habileté, sortit de l'eau et déposa sa proie dans le panier qui attendait à l'ombre des buissons, aux limites de la grève.

Craignant qu'il ne m'ait aperçue, je m'accroupis dans l'herbe. J'avais si peur qu'il me découvre que je me mis stupidement à pleurer. Je pleurai d'abord en silence, puis, incapable d'étouffer ces élans douloureux qui montaient du coeur de mon corps, ma plainte dégénéra en sanglots avant d'exploser dans un long cri de détresse.

Sans même regarder dans la direction du pêcheur qui m'avait maintenant sans doute repérée, je m'enfuis à toutes jambes. À mi-hauteur du côteau, je jetai un rapide coup d'oeil à mon poursuivant. Mais je constatai que l'homme était toujours enfoncé dans l'eau de la rivière et continuait à pêcher religieusement.

Je m'arrêtai de courir et observai, intriguée, celui qui semblait ne pas m'avoir entendue. Étrangement j'étais à la fois soulagée et déçue qu'il ne m'ait pas prêté

attention. Au bout d'un moment, je me rapprochai de la plage. Sans réfléchir j'attrapai une pierre de la grosseur d'une brique et la lançai en direction du pêcheur. Elle tomba juste à ses côtés en l'éclaboussant. Il ne broncha pas.

J'eus alors l'audace de marcher bruyamment jusqu'à la grève où j'agrippai le panier de poissons avant de m'enfuir à nouveau, certaine que cette fois il s'était lancé à mes trousses. Mais l'homme n'avait toujours pas réagi.

Sans le quitter des yeux, j'entrepris donc d'examiner le contenu du panier d'osier qui semblait avoir appartenu aux premiers colons de ce pays. J'y trouvai quelques poissons d'argent aux flancs essoufflés ainsi qu'une multitude de mouches délicates, toutes du même jaune éclatant, piquées sur la paroi intérieure du couvercle.

Je pris un des poissons dans mes mains et le regardai palpiter pour la dernière fois. J'eus l'étrange sentiment qu'il venait de mourir pour moi. Je le reniflai puis le mangeai. Un fumet délicat s'éleva dans l'air pour former une nuée subtile qui s'envola vers la rivière. Le petit nuage s'immobilisa au-dessus du pêcheur et fondit sur lui comme une bruine.

Aussitôt il leva la tête et la détourna brusquement vers moi. Furieux, il laissa tomber sa canne à pêche dans l'eau et se mit à souffler comme un buffle. Je le vis sortir du courant, enjamber la grève avec ses longues bottes

ficelées d'algues dégoulinantes et se lancer à ma poursuite.

Je courus aussi vite que je pus vers la grotte. Lorsque je m'enfonçai dans son antre, la noirceur était si dense que je ne pouvais me diriger. Je marchai à tâtons jusqu'à une des parois et me blottis contre le rocher, espérant m'être rendue invisible. Je vis arriver l'homme qui, d'un bond agile, s'immobilisa à l'entrée de la grotte. Je n'entendis plus alors que le râlement de son souffle animal qui résonnait dans toute la caverne. Je regardai la silhouette de son corps à contre-jour et le vis s'avancer vers moi dans la noirceur, avec l'assurance de celui qui y voit clair. Pendant que je suais de terreur, je l'entendais renifler l'air à travers ses halètements rauques de plus en plus proches.

Je m'aperçus que dans mon affolement j'avais fui en emportant le panier d'osier. Je le tenais bien serré contre ma poitrine, comme si c'était la chose qui m'était la plus précieuse au monde. Je l'attrapai par le couvercle et le lançai de toutes mes forces à l'extérieur de la grotte. Le pêcheur vit passer l'objet au-dessus de sa tête et le regarda tomber sur l'herbe ensoleillée.

À mon grand soulagement il sortit de la noirceur pour aller récupérer son bien. Il examina le contenu du panier et, au lieu de redescendre vers la rivière, il s'engouffra à nouveau dans le ventre noir. J'aurais préféré cent fois l'arrivée de la bête criblée d'antennes plutôt que de sentir l'envahissant feulement de son haleine. Puis, plus rien. Que le silence noir.

Une main s'abattit sur ma nuque et me traîna brutalement à l'extérieur de la grotte. L'homme me fixa de ses gros yeux globuleux sans me voir. Il me secoua, me flaira puis déchira ma robe en voulant arracher la petite mouche jaune restée accrochée à ma poitrine à mon insu. Il me jeta par terre comme un vulgaire déchet et quitta les lieux en caressant les délicats poils jaunes qui garnissaient l'hameçon.

J'avais eu si peur que je m'étais presque laissée sombrer dans l'insconscient. Mais le contact de l'herbe fraîche me garda dans la vallée. Exilée au sommet de ce paysage lumineux, je regardai s'éloigner l'effroyable et impénétrable inconnu. Je sentis une confusion infinie s'infiltrer dans mon crâne et l'univers rassurant de la folie m'aspirer vicieusement. Je résistai, mais par miracle.

Soudain j'entendis un immense cri de rage percuter le paysage tout entier. Incapable de détacher sa précieuse mouche de la pièce de tissu arrachée à ma robe, le pêcheur était entré dans une fureur montrueuse. Il se tourna dans ma direction, et me vit pour la première fois.

Juchée sur une pierre ronde devant le mur sombre de la grotte, je flottais dans ma robe blanche devenue subitement trop grande. J'avais cinq ans.

Sans me quitter de ses yeux fous, l'homme se mit à remonter la pente en courant. Son regard me clouait sur place. Impuissante à m'enfuir, j'attendais son assaut.

Lorsque je réussis enfin à me sauver, il était si près de moi que son ombre avait commencé à couvrir mes pieds. Je ne courus qu'une centaine de mètres car mes jambes d'enfant ne purent distancer l'homme très longtemps. Il se jeta lourdement sur moi. Écrasée sous son long corps chaud et haletant, je ne pouvais même pas hurler ma terreur. Puis il se laissa rouler sur le côté et m'attrapa par le cou pour m'étrangler.

– Crève, crève, disparais! grinçait le pêcheur entre ses dents.

Je ne pus supporter très longtemps cette haine doublée de l'horrible sensation d'étouffement. À bout de ressources, je me laissai couler dans la blancheur immaculée de ma robe dont la jupe recouvrait généreusement mon jeune corps. Je me retrouvai suspendue dans un espace calme et clair qui m'apaisa presque instantanément. Je regardai alors les mains de l'inconnu vissées autour de mon cou provoquer les derniers soubresauts de ma poitrine. Je mourais.

D'une seconde à l'autre je n'allais plus exister dans cet incompréhensible monde de lumière et de ténèbres.

Puis j'entendis l'homme susurrer encore une fois la rage qui lui minait les entrailles. Mais je ne comprenais rien et, au bord de l'au-delà, je n'arrivais déjà plus à le craindre ni à le haïr. J'eus une soudaine envie de le soulager.

Aussitôt je me sentis retourner à l'intérieur de ce qui était maintenant presque mon cadavre. Je fus accablée par le poids immense de ma chair s'agitant au bout de cette *grippe* féroce qui m'étranglait. Dans un ultime effort j'attrapai un pan de ma large jupe et l'approchai de ce visage en fusion. J'essuyai la sueur qui aveuglait ses yeux exorbités et commençai à le caresser. Malgré mon état d'extrême faiblesse, ma main parcourut ce masque tordu de douleur.

Puis, lentement, je sentis la poigne se relâcher autour de ma gorge. Lorsqu'elle fut complètement libérée, l'air circula de nouveau en moi, réensemençant la vie dans chacune de mes cellules. Bientôt je pus ouvrir les yeux. Je découvris le visage de l'homme dont les paupières à moitié fermées laissaient passer son regard égaré. Tout comme pour moi, l'univers blanc avait eu sur lui le même effet de baume.

Je me relevai tout en maintenant le tissu de ma robe sur sa peau. Il resta immobile un long moment. Il ouvrit enfin ses yeux qui violèrent les miens. Face à face, nos visages se touchaient presque. Du haut de mes cinq ans, j'affrontais cet adulte que je ne comprenais toujours pas... Il éclata en sanglots. Il pleura longuement. Très longuement. Ses larmes vinrent à bout de mes derniers relents de peur pour faire place à une peine infinie, aussi puissante que cette poigne qui avait failli m'étrangler. Pendant que je fondais dans mon chagrin, étrangement, j'eus envie de rester là, collée à cet inconnu. Ne plus jamais le quitter.

Alors que le soleil baissait sur la vallée, il s'agenouilla en face de moi et sortit de sa manche la mouche jaune encore accrochée au morceau de tissu. Il l'épingla délicatement sur ma robe en prenant bien soin de refermer la déchirure. Il me dit :

– Ma colère ne te concerne pas. Pardonne-moi si tu le peux.

Sur ces paroles, il se leva et me quitta, prétextant qu'il devait aller récupérer sa canne à pêche abandonnée à la dérive du courant. Le coeur gros, je le regardai s'éloigner le long de la rivière et disparaître dans les premiers reflets mauves de la nuit.

J'attendis son retour jusqu'au petit matin. Lorsque la lumière eut éclairé toute la vallée, ma robe blanche habillait à nouveau mon corps de femme. Je retournai vers la grotte et avant de m'y engouffrer, je jetai un dernier regard d'espoir à l'extrémité de la rivière.

Je fis quelques pas vers le tunnel et, à peine avais-je franchi le seuil de la grande noirceur que je me retrouvai aussitôt à mon point de départ. Je me tenais debout face à ma fenêtre, comme un matin ordinaire. Je regardai les passants dans la rue et aperçus un homme qui m'observait à travers les carreaux, valise en main. C'était le pêcheur inconnu. Ma gorge s'étrangla à nouveau. C'était mon père.